

**Conférence « Réflexion autour de la pratique de la recherche-création et sur l'adresse à l'autre comme ouverture du texte littéraire à l'imprévu et à l'informe » par Clara Dupuis-Morency, présentée dans le cadre du cycle de conférences du séminaire « Récits hybrides et écritures de soi », sous la responsabilité de Karine Rosso, UQAM, 2022-03-08.**

*Il s'agit de la transcription nettoyée de la conférence. Pour les passages cités, consulter les documents sources.*

En fait, ce que je pensais faire aujourd'hui, quand Karine m'a proposé de venir parler de l'écriture et de l'adresse, je lui ai dit : c'est drôle que tu me dises ça parce que c'est exactement là-dessus que je suis en train de réfléchir, de travailler dans un nouveau texte sur lequel je travaille depuis quelques mois. Donc j'ai dit en fait : j'ai envie de faire quelque chose – qui n'est peut-être pas une bonne idée d'ailleurs pour l'écriture – de venir parler avec vous et d'essayer de réfléchir un peu sur ce travail-là qui est en cours. J'aimerais créer un espace entre nous aujourd'hui, un espace éphémère, où demander votre aide justement, pour essayer de penser quelque chose en relation. C'est-à-dire dans la relation entre quelqu'un qui voulait son temps à l'écriture et qui réfléchit aussi à ce que c'est une recherche-création, une création qui pense, puis des gens comme vous qui voulez votre temps à l'apprentissage de quelque chose de la littérature et à penser à la littérature, puis peut-être déjà à écrire, sur de la littérature ou de la littérature d'ailleurs.

Donc, je voudrais réfléchir avec vous à cette ouverture du texte à l'autre : dans ce « tu » ou dans ce « vous ». Je voudrais aussi dire une chose sur la recherche-création. Quand je vous propose aujourd'hui de penser à un travail en cours, c'est un peu périlleux – quand je vous dis que c'est peut-être une mauvaise idée – parce que l'espace où je vous convie, c'est un peu compliqué, c'est l'espace entre la pensée et l'écriture. Mais ça va nous aider à penser quelque chose de la recherche-création, justement parce que, quand on écrit, il faut que certaines parties de soi arrêtent de penser. Il faut écrire dans la bêtise; il ne faut pas écrire dans l'intelligence. Autrement dit, il ne faut pas savoir exactement ce qu'on fait pour écrire, ce qu'on est en train de faire, pour écrire aussi avec un désir plus profond. Et pourtant, il y a quelque chose qui pense en soi, même quand on écrit dans cette bêtise-là. Est-ce qu'il y a une pensée qui ne relèverait pas que de l'intelligence, qui est à l'œuvre dans l'écriture? Je laisse cette question un peu en suspens au-dessus de nos têtes.

Je voudrais commencer par une citation de ce livre de Lisa Robertson, une poète canadienne qui a écrit plusieurs livres, et qui écrit depuis plusieurs années – je pense que c'est son livre le plus récent et il y en a un autre qui va sortir bientôt – qui s'appelle *The Baudelaire Fractal*. Ça a comme prémissse qu'elle se réveille un jour et elle a le profond sentiment d'être l'autrice de l'ensemble de l'œuvre de Baudelaire. Et c'est toute une réflexion, c'est pas du tout un roman sur quelqu'un qui serait dans cette situation; c'est une réflexion sur l'identité et sur le « je » en littérature. C'est juste un paragraphe, puis vous avez la chance d'avoir la primeur d'un très bon ami à moi, Jeannot Clair, qui est traducteur et éditeur et qui est en train de travailler à une traduction de ce texte en français qui paraîtra au Quartanier durant la prochaine année [*La fractale Baudelaire*, 2023]. Tantôt, je lui ai dit : « Est-ce que tu pourrais m'envoyer quelques lignes de ta traduction pour que je puisse la citer? ». Il voulait aussi que je vous dise que c'est très préparatoire, que ce n'est pas du tout final :

Do you sometimes at earliest waking observe yourselves struggling towards a pronoun?  
Do you fleetingly, as if from a great distance, strain to recall who it is that breathes and turns? Do you ever wish to quit the daily comedy of transforming into the I-speaker without abandoning the wilderness of sensing? The sensation isn't morbid; it is ultimately disinteresting. For me it's a familiar moment, boring and persistent and disappointing.

Again one arrives at the threshold of this particular, straitening I. With a tiny wincing flourish one enters the wearisome contract, sets foot to planks. Daily the humiliation is almost forgotten, until it blooms again with the next waking. It is an embarrassing perception, best stoically flict a side left unrecorded, with an obscure hesitation one step into the day and its frame and its costume.

Vous n'avez pas besoin de comprendre l'anglais pour avoir une impression de la langue de Robertson qui est extraordinaire et c'est comme un théâtre à chaque phrase. Je vous cite rapidement en français dans la traduction de Jeannot Clair :

Est-ce que parfois, dès les premiers moments du réveil, vous vous observez progresser difficilement vers un prénom? Est-ce que vous vous efforcez de vous rappeler fugitivement, comme d'une grande distance qui est là à respirer et à se retourner? Ne souhaitez-vous jamais laisser derrière vous la comédie quotidienne de la transformation en un je parlant, sans pour autant quitter le territoire sauvage des sens? Une impression loin d'être morbide, désintéressée plutôt. Ce moment m'est familier, il est aussi monotone, persistant et décevant. On arrive une fois de plus au seuil d'un « je » déterminé et cintré. Un minuscule salut grimassent et puis ça y est, le lourd contrat est signé. On pose le pied au sol. Chaque jour, l'humiliation vient à être presque oubliée, puis elle fleurit à nouveau au prochain réveil. C'est une sensation embarrassante, qu'il vaut mieux ignorer et repousser du revers de la main, puis on s'en extirpe à tâtons, revêtant le jour, son cadre, son costume.

Je vous dis un mot sur le projet. Ce que j'ai prévu c'est de vous lire des extraits du texte sur lequel je suis en train de travailler, puis vous allez voir qu'il y a quelque chose qui revient un peu à *Mère d'invention*. J'ai voulu écrire un livre sur le désir. Le désir d'entrer en relation, qui pour moi se joue beaucoup dans la littérature. Je voulais penser au désir, donc le désir comme force vitale, comme libido, comme force d'investissement d'objet, du monde aussi, mais je réalise que j'écris aussi sur le désir comme une force littéraire. Ce que je veux dire, c'est que j'essaie de comprendre en écrivant ce qui est ce désir particulier qui n'est pas tout à fait vécu sur le mode de la réalité, mais pas non plus que sur le mode du fantasme. C'est-à-dire qu'il y a besoin d'investir une forme dans l'écriture pour le donner ensuite au monde. Je voudrais le penser avec vous, ça va nous aider de penser ce qui vient dans des termes psychanalytiques, avec un psychanalyste que j'aime beaucoup qui s'appelle Michel de M'Uzan, qui est assez méconnu en fait, mais qui a écrit des choses très très intéressantes sur la littérature et qui a une pratique d'écriture aussi. Un court texte qui s'appelle « Aperçus sur le processus de la création littéraire » part de la notion du désir pour essayer de penser justement qu'est-ce que c'est que cet investissement, qui sont ces gens qui écrivent, qui en fait ont peut-être, ont du mal à gérer leur désir et c'est pour ça qu'ils écrivent. Et l'idée, c'est que de M'Uzan nous aide à penser le désir comme cette espèce de surgissement qui crée un déséquilibre, qui est vécu comme dangereux par le sujet. Ce que la psychanalyse pense c'est qu'il y a quelque chose du surgissement du désir dans le sujet qui est comme un événement traumatique. Dans le sens où, c'est comme si ça nous renvoie au premier temps de la vie, où l'on était encore un moi un peu instable qui gérait les demandes du monde et qui devait répondre avec des pulsions. C'est comme dans cette espèce d'instabilité créée par l'émergence de désirs, finalement, de différentes pulsions qui sont dures à réconcilier avec l'intégrité d'un moi. Des pulsions se dégagent, il y a des tensions qui prennent forme dans le sujet et la réalité demande une réponse et, en retour, les pulsions vont faire apparaître une nouvelle version de la réalité. C'est comme si chaque fois qu'il y a un surgissement du désir, ça menace l'unité du moi et la stabilité du monde pour le sujet. Et c'est comme une espèce d'inondation énergétique et, parce que ça se pense, surtout la psychanalyse va le penser en termes d'énergie.

Quand je parle de désir, je ne parle pas juste de désirs sexuels. La libido, c'est vraiment ce qui va nous faire investir le monde, ça peut être aussi un désir qui n'est pas que sexuel, que génital, si on veut, c'est ce qui fait cette espèce de circulation de l'énergie vitale. C'est vécu par le sujet comme une espèce de cru qui va peut-être le submerger, qui menace de le submerger. Et c'est comme si le désir nous demande toujours trop, finalement. Et comment on règle ce conflit-là momentané? Bien, de M'Uzan va nous dire – et pas que de M'Uzan, mais à travers la psychanalyse –, c'est par le fantasme. Et par le fantasme, on va aller élaborer, on va associer des images, des formes, on va comme donner, on va mettre en scène notre désir, et on va donner un sens à ce désir-là, qui va recréer un ordre significatif, qui va redonner sens au monde et au moi qui est en train de faire ces élaborations. Mais, va demander de M'Uzan, pourquoi cette efficacité, cette fonction du fantasme, n'est pas suffisante pour certaines personnes? Pourquoi est-ce qu'il y a certaines personnes qui ressentent le besoin, voire l'exigence vitale, d'un acte d'écriture, alors que tant d'autres se contentent de leur rêverie sans chercher à en offrir à d'autre le produit? Selon de M'Uzan, c'est en quelque sorte un défaut de leur système d'élaboration, qui met en échec la vie imaginaire. Donc, je vous le cite :

L'artiste dispose d'une activité fantasmique particulièrement bien développée et, en principe, toujours disponible, n'étant pas à même de s'en servir efficacement pour assurer l'intégration de ses tensions et de ses conflits. Ou plutôt, son effort échoue en partie parce que, dans la situation critique où il se trouve, [...] [il est peut-être submergé par son désir]. Au lieu de rétablir, comme il cherchait à le faire, son intégrité narcissique [son unité de son moi], ce foisonnement de fantasmes le plonge dans une nouvelle situation traumatique, situation d'impuissance.

Alors c'est comme si le monde fantasmique, l'imaginaire, fonctionne trop bien, ou pas assez bien ça dépend comment on le regarde, mais que cette élaboration, cette mise en forme et cette mise en scène de son désir créent toujours plus de formes.

D'où la nécessité d'une opération qui va mobiliser tout autrement les forces de l'imaginaire. L'artiste est conduit à se tourner vers les autres, devant lesquels [il y a quelque chose d'une mise en scène] il décrit sa situation intérieure et trouve là une confirmation de son existence.

Donc décrire sa situation intérieure, c'est comme si l'œuvre met en scène une situation, comme va le dire de M'Uzan, la situation au monde d'un être de désir : comment cet être de désir se trouve dans le monde. Mais pour l'artiste, ça crée un nouveau problème parce que, et surtout pour quelqu'un qui travaille avec le langage, s'exprimer – je ne suis pas sûre qu'écrire et s'exprimer, c'est la même chose, mais mettons que, pour les fins de cette conversation, on va prendre pour acquis qu'écrire c'est s'exprimer disons – c'est, dit de M'Uzan, « modifier de vive force les rapports existants jusque-là entre le monde et le sujet ». C'est essayer de modifier le rapport que le sujet a avec le monde. C'est comme si je souffre tellement de cette inadéquation au monde que je vais créer une mise en scène où mon désir va pouvoir s'incarner. Alors, c'est donc attaquer, il y a une certaine force d'agression dans cette modification de la réalité. Et jusqu'à un certain point, c'est annuler les autres aussi, parce que c'est comme bypasser le fait qu'il faut avoir à négocier avec le désir des autres. C'est créer un monde de toute puissance, dans un sens. Mais comment, dans ces conditions, si je suis en train d'annuler ou d'agresser les autres, comment obtenir d'eux la reconnaissance et l'amour dont on a besoin pour confirmer notre existence? Alors, on se trouve dans une impasse où, si je veux plaire et je veux être reconnu·e et aimé·e sans m'exprimer, je renonce à moi-même. C'est stérile, puis c'est impensable quand écrire est tellement difficile, ça ne vaut pas la peine. Et pourtant, dans le fond.

Mais m'exprimer sans reconnaissance, c'est m'aliéner; ne faire que m'exprimer, sans prendre en compte le lecteur, c'est m'isoler encore plus. Et c'est envisageable, mais il faudrait pour croire qu'on peut choisir entre les deux, il faudrait croire que l'on puisse connaître et décider de son désir, que c'est son désir qui va dicter aussi où est-ce qu'on se trouve sur cette échelle. Alors j'en viens à la fin de de M'Uzan, on va le mettre de côté, où ce qu'il va nous dire, c'est l'artiste, pour répondre à cette impasse-là, va créer une figure intérieure, donc un public intérieur, si l'on veut, pendant qu'il écrit, pour le moment de l'écriture, sur laquelle il va pouvoir jouer ses tensions. « Cet autrui anonyme auquel on dédie l'œuvre dans le moment même où elle est conçue n'est pas le public réel que l'œuvre devra affronter tôt ou tard. » C'est une figure intérieure qui va servir à ce que le sujet puisse écrire malgré les tensions.

Et moi, dans le texte auquel je travaille en ce moment, j'ai voulu écrire un texte à partir de cette figure intérieure du lecteur, lectrice ou peut-être du destinataire, mais sans que ça soit si clair que ça. Je ne voulais pas que ce soit si clair que cette figure intérieure n'est pas le public réel de l'œuvre. Je voulais essayer de penser : est-ce qu'il y a un moyen finalement d'être en relation avec le public réel dans cette écriture, en essayant de réfléchir puis d'écrire avec cette figure intérieure. Et d'essayer aussi de comprendre pourquoi est-ce que j'ai besoin de cette relation avec une figure qui serait plus qu'une simple projection de mes tensions et conflits intérieurs. Mais en même temps, vous pourriez me dire : oui, mais est-ce que c'est vraiment une relation si ça reste, dans le moment de l'écriture, une projection d'une figure intérieure? Alors, est-ce que ce n'est pas encore une annulation de l'autre, puisqu'on reste dans ma tête? Donc, j'ai besoin de votre aide pour réfléchir à ça. Je vais terminer sur la lecture d'un texte dans le texte sur lequel je travaille. Ce sont des sections, et cette section s'appelle « Livre mou » :

Je désir écrire un livre mou, mais je n'y arrive pas toute seule. J'ai besoin de vous. Je ne sais pas de quoi est faite cette demande, à qui elle s'adresse, mais je crois en cette ouverture. J'ai besoin de vous pour habiter avec moi ce désir. Je ne crois pas au monde. Je n'y ai jamais cru, mais j'oublie souvent. Je colle aux fictions que je construis autour de moi. Ces fantasmes me permettent de ne pas savoir ma propre désadhésion au monde, ce dououreux détachement. Je flotte à l'intérieur de ces fictions. Elles semblent si réelles parfois que j'oublie que, par elles, je nie la réalité. J'ai besoin de vous. Ce vous aussi est mou. Vous n'avez pas encore ce qu'il faut vous non plus. Je m'adresse peut-être à ce qui fait défaut en vous, à cette défection, à ce qui ne peut répondre à l'appel. Il n'y a d'appel intéressant que celui auquel on ne peut répondre. Notre pacte sera cette traversée, cette coulée, de vous et moi. C'est là où nous nous rejoindrons. Ce glissement de vous et moi vers ce que nous ne savons pas encore, vers peut-être ce dont nous ne voulons rien savoir. Un désir liquide, un désert de brouillard, où tout se met à bouger sans qu'on ne puisse distinguer ce qui nous attend, ce vers quoi nous coulons. C'est hors de votre compétence que je vous appelle. Et je m'engage, voilà la seule formalité de cette aventure, je vous appelle là où moi aussi je faillis. Cela veut dire toutefois que je serai aussi ici et là dans l'erreur, que je marcherai souvent à l'ombre d'un [point ou poing?] aveugle. C'est donc à une transformation que je vous convoque, car dans cette défection, cet espace d'absence à vous-même où je vous parle, j'appelle malgré tout votre lecture. Je vous tends la main. Je m'offre à vous. J'essaie de faire autrement. Le temps de l'exigence impossible est derrière. C'est dans une facilité cette fois que je vous parle. Je suis très près, tout près de vous. Sentez-vous comme l'exigence se ramollit? Allez-y, mettez-y du vôtre. Relâchez les épaules, cherchez là où vous vous crispez. Et imaginez qu'un nuage entoure cette résistance, car forcément, ça crispe quelque part. Vous qui n'êtes pas habitués que ça s'adresse à vous aussi directement. Mais vous n'êtes pas seuls, des millions de bactéries, par exemple, logent dans votre corps pour vous aider à vivre. D'innombrables lectures se font en même temps que la vôtre. Vous n'avez

plus à porter ce fardeau d'être si unique, si irremplaçable. Détendez-vous là-dedans, dans cette charge partagée de l'existence. Je désire pour nous ce livre mou. Nous n'avons même pas à réussir. Vous pouvez déserter à tout moment. Rien ne vous retient. Sachez que vous êtes désiré, mais pas de manière précise, mais pas pour ce que vous êtes, vous dans la particularité. Laissez aller cette prise que vous avez sur la particularité. Relâchez un peu vos doigts, phalange par phalange, de toutes ces choses auxquelles vous tenez si ardemment. Vers quoi, à présent, investir tout ce désir? Bienvenue au désert désir. Qui m'aime déserte. Les autres, fouillez un peu les raisons pour lesquelles vous restez et désirez me suivre. Vous avez confiance que nous vivrons quelque chose, et vous avez raison. Surtout que cette fois, c'est décidé, je sors des gonds de ma névrose. Cette mauvaise habitude de rechercher l'insatisfaction, de préférer l'élaboration. Élaborer je ne suis peut-être pas passé maître, mais certainement apprentie bien huilée. J'ai fait mes preuves, j'ai fourni les papiers, les permis, les bons visas à ce flic intérieur qui veille en d'interminables rondes. Je me suis fait virtuose, j'ai fait dans la haute voltige, chez elle, ça vole haut. J'ai épuisé mon maigre lectorat, à commencer par moi-même, des couches et des couches d'élaboration formelle pour que l'œuvre se fasse pardonner d'être ce qu'elle est : une trahison. Bienvenue à l'ère de la facilité. Déroulez la jetée. Enroulez-vous d'une douceur bien molle. Coulez-vous dans un pouf de sucre en poudre. Cotonnez tous vos orifices. Vous n'avez besoin que de vos yeux. Indifférenciez-vous dans un habit d'intérieur informe. Glissez dans votre plus beau mou de jour. Oubliez vos organes. Et je vous promets qu'en retour, j'essaierai de secouer cette ironie latente. Secouer, encore trop dur, encore trop dans la décision. J'essaie pourtant de laisser mes gestes s'adoucir, d'arrondir les angles, de donner à mes gesticulations une ondulation suave et non plus ce tranchant nerveux. Je quitte le côté de la lame, vous pouvez me faire confiance, je suis de bonne foi et j'ai les bords qui déjà se font incertain.